

un paquet qu'il porta à son protecteur, le duc d'Otrante, espérant par là obtenir quelques renseignements sur son locataire.

— Quel diable d'homme es-tu, s'écria le ministre dès qu'il eut jeté les yeux sur les papiers. Voici deux mois que nous sommes à la piste de ces pièces enlevés du cabinet de l'empereur, et c'est toi qui me les rapporte !

Rifolé raconta son histoire et celle de son hôte disparu. Le duc d'Otrante l'écouta en silence. Quand le tailleur eut fini :

— Allons, dit l'homme d'état, je vois que le hasard seul a mené toute cette affaire. Je t'avais pris pour un garçon d'esprit, et tu n'es qu'un imbécile. Dire que je n'ai point pensé à te questionner sur la manière dont tu te trouvais en possession de cette mesure de papier qui m'a révélé la trahison de l'espion ! Je pensais que tu les avais enlevés adroitement de chez lui. Tiens, voici encore quelques billets de banque. Mais si jamais tu ouvres la bouche de tout ceci, souviens-toi de Vincennes.

Rifolé, riche et paisible, borna là ses relations avec l'ancien élève du père Lambois, fit de brillantes affaires, devint un des tailleurs les plus renommés de Paris, et possède aujourd'hui de riches propriétés en Lorraine, où il tranche du grand seigneur.

Maintenant, pour rendre tout à fait intelligible cette histoire, encore quelque peu confuse, des explications deviennent nécessaires, les voici :

L'empereur avait toujours près de lui un certain nombre de secrétaires attachés à sa personne, et qui travaillaient dans un cabinet voisin du sien. A l'époque de l'aventure qu'on vient de lire, le baron Mounier, le baron Fain, et plusieurs autres personnes faisaient partie de ce service.

Or, parmi les traducteurs chargés de mettre sous les yeux de Napoléon des extraits des journaux étrangers, se trouvait un jeune homme blond, dont les manières distinguées et la douceur officieuse avaient gagné la bienveillance de tous ses collègues.

Le premier à la besogne, il ne quittait jamais le cabinet qu'après les autres. L'empereur aimait la manière concise et claire avec laquelle ce jeune homme, d'origine britannique, traduisait et résumait les journaux anglais. Plusieurs fois il lui en avait exprimé sa satisfaction.

Or, un matin, les secrétaires de Napoléon virent avec surprise la place de l'étranger rester inoccupée ; ils plaisantèrent entre eux sur le retard, sans précédant, que commettait, pour la première fois, "mademoiselle" John, comme ils l'appelaient entre eux.

La journée s'écoula sans que l'Anglais parût. Le lendemain, sa place demeura encore vide.

Pleins d'inquiétude, les jeunes gens se rendirent rue de l'Université chez leur camarade. Il n'était point rentré chez lui depuis deux jours.

Un d'eux courut chez le ministre de la police, et lui fit part des inquiétudes que causait une disparition si étrange.

— Monsieur, dit le duc d'Otrante, ne vous occupez point davantage de cette affaire. L'anglais auquel vous vous intéressez si vivement était un misérable.

— Un misérable !

— Oui, Espion aux gages de l'Angleterre, non-seulement il abusait de la